

POUR UNE REFONDATION D'ALTERS

« L'avenir lointain nous apportera, dans ce domaine de la civilisation (celui de la technique), des progrès nouveaux et considérables, vraisemblablement d'une importance impossible à prévoir ; ils accentueront toujours plus les traits divins de l'homme. Pour l'intérêt de notre étude, nous ne voulons toutefois point oublier que, pour semblable qu'il soit à un dieu, l'homme d'aujourd'hui ne se sent pas heureux » S. Freud., Malaise dans la civilisation

Le premier Alters, association, lieu de transmission et d'élaboration des ruptures sociales, a été fondé en 1987, à la suite de différents groupes issus de l'Ecole freudienne, qui ne se reconnaissaient pas dans le Cause Freudienne, avec « pour but d'entreprendre, pour ses membres et pour l'extérieur, toutes actions, réflexions, études, visant à favoriser l'insertion sociale, économique et culturelle de personnes ou minorités dites handicapées ». Pratiques sociales culturelles donc, avec leur versant de consultations culturelles individuelles.

Les membres fondateurs en étaient M.F Alsina, D. Césaréo, C. Ferry, M.Lebailly, Ch. Privat, F.Reby, MC Reby, M.Ramon ,D.Sales, B. Sauzin, M.Thiberge.

L'Invention Freudienne a été fondée à sa suite, par M. Lebailly, M.Thiberge , S.Vallon.

Le deuxième l'a été en 2001 par E.Bejar, D.Alia, J.Beneteau, M.Thiberge

Refonder, c'est instituer ce qui ne l'a pas encore été : Ce deuxième ALTERS s'est bâti à partir d'une demande faite par ces trois personnes d'un séminaire que j'ai tenu en 2001, 2002 et qui a été édité en deux tomes après la relecture de J.Beneteau.

Ce « groupe » ALTERS s'est fait comme souvent, sur un mode endogamique, avec le pari, qu'au cours du temps, les membres quitteraient une position identificatoire. Ils seraient alors aptes, s'ils accédaient à une position de parole singulière, à une autonomie de pensée et peut-être d'invention. En 2015, ce groupe est devenu communauté mais pas encore un collectif : il ne suffit pas de recevoir des patients et de travailler dans des groupes pour être des associés qui souscrivent en connaissance de cause à des énoncés à partir desquels s'organise une vie associative.

Inventer sa pratique à partir d'une praxis partagée n'est pas une cause personnelle : on ne peut pas se dire psychanalyste sans participer au mouvement psychanalytique dans son ensemble et on ne peut pas non plus dans les termes altersiens ne pas avoir une pratique sociale comme préalable à la mise à sa place d'une pratique analytique bien spécifique si la question d'un empêchement du désir est posée. Une telle position rompt avec un siècle d'entrelacs de psychanalyse, de psychiatrie, d'enseignement universitaire désincarné et de pratiques sociales où le social culturel était réduit à l'organisation des pouvoirs dans des lieux d'exclusion plus que de soins. Le témoignage du docteur Liliane Irzenski dans le n° de mai 2015 du Bulletin d'information des psychiatres privés (BIPP) est à cet égard tout à fait éclairant et je l'en remercie pour l'avoir moi-même vécu.

Monter une association sur ces bases suppose l'adhésion des associés à ces énoncés.

C'est une position politique.

La question est posée.

Le contexte actuel

La psychanalyse infiltre de nos jours et dans nos cultures occidentales, nos manières de penser, de croire, d'éduquer, d'agir, de nous adapter, de raconter des histoires, de reconfigurer nos souvenirs et nos réseaux autobiographiques.

Mais la question reste posée avec acuité. La psychanalyse n'est-elle pas le symbole et le signe de la fin d'une époque dans sa confrontation à la psychologie « scientifique », à la neurobiologie ou à la pharmacologie ? Ne sommes-nous pas à l'époque du coaching, de l'hypnose et des différents exercices de réalisation de soi ?

Sa position acquise dans le champ des idées lui est contestée souvent à juste titre, de même que sa fonction de théorie souvent colorée de psychiatrie.

Les changements survenus dans le champ social et historique depuis les deux guerres mondiales, les bouleversements sociaux entraînés par la mondialisation et les conséquences d'un libéralisme financiarisé, la sécularisation et la laïcité, la modification des valeurs traditionnelles et ses effets sociétaux, évoquent une véritable mutation de civilisation.

La psychanalyse intervient dans un champ social et historique où les effets de la science donnent sa coloration au malaise contemporain. Le discours de la science, la promesse dans les démocraties d'un bonheur et d'une jouissance licite égaux pour tous, les bienfaits attendus d'une idéologie de progrès et le culte d'une consommation dont les effets écologiques, climatologiques posant la question de la survie de la planète, nous rappellent les aspects éminemment prédateurs de l'espèce humaine si les sociétés humaines n'exercent pas leur fonction régulatrice aujourd'hui. A cet égard, le livre de Pascal Picq¹ : *De Darwin à Lévi-Strauss* est un réquisitoire terrifiant à charge de l'homme européen. Rien de plus funeste en effet que « les corps et les pensées immobiles. La pire menace pour l'avenir de l'humanité, c'est l'anthropocentrisme, cette croyance issue de la métaphysique qui installe l'homme dans une position arrogante au centre de l'histoire de la vie et du cosmos. Il engendre la folie démiurgique et techniciste qui incite à croire que les techniques, produites du génie des hommes, assureront notre avenir à tous. »

Le contexte critique contemporain où la cause économiste a relégué une approche anthropologique aux oubliettes, a des effets sur la subjectivité contemporaine.

Le psychanalyste les recueille chaque jour. Il ne peut les ignorer. J. Lacan en 1953, à la fin de son *Rapport de Rome* donnait déjà ce conseil aux analystes : « qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon, la subjectivité de son époque. Car comment pourrait-il faire de son être l'acte de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique ? Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continuée de Babel et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages »²

La psychanalyse est-elle demeurée l'un des derniers lieux à mettre en jeu dans l'expérience la plus singulière, la question de ce qui fait vérité pour le sujet, vérité dont, par sa méthode, il peut tenir compte dans son activité de transformation ?

La réponse ne va pas de soi.

Car qu'est-ce qui spécifie la psychanalyse au regard des psychothérapies diverses ?

Longtemps soupçonnées de superficialité et caricaturalement réduites au behaviorisme, les thérapies cognitives et comportementales démontrent leur efficacité symptomatologique dans certains cas.

La psychanalyse a longtemps cru pouvoir afficher une prétention hégémonique, fondée sur « l'autoritarisme du sens ». Sens inconscient, s'entend.

Aujourd'hui, il n'est plus possible d'être psychanalyste sans avoir une expérience de la folie, et d'une façon plus générale des questions inhérentes à la santé physique et psychique ainsi qu'aux enjeux de société.

Parler dans le cadre d'une « talking cure » reste sans doute aujourd'hui la méthode la plus achevée pour permettre à un sujet d'aborder les aspects les plus singuliers de son existence, en même temps

¹ Pascal Picq *de Darwin à Lévi-Strauss*

² J.Lacan *Ecrits* Seuil p.321

que de trouver dans cette activité les moyens d'assumer son fonctionnement, grâce à l'invention par Freud du protocole de la séance analytique.

Parler change et n'est pas sans effet.

Pour autant, la validité écologique et clinique de ce travail intersubjectif ne confère pas à la psychanalyse une puissance thérapeutique universelle sur l'ensemble des troubles mentaux ; ce n'est d'ailleurs pas son objectif, même si la psychanalyse soigne.

Ceux qui consultent un psychanalyste, le font parce que leur vie est invalidée en partie par une souffrance vite insupportable et parce qu'ils sont prêts à en payer le prix.

En cela la psychanalyse guérit, non seulement les symptômes qu'elle respecte et qu'elle permet souvent de lever, voire la maladie, mais surtout parce qu'elle provoque un changement profond de la personnalité du patient et modifie son rapport à sa propre souffrance.

La vision fait place au regard.

Freud pensait que si analyste et analysant parvenaient ensemble à traduire l'inconscient, (nous dirions le préconscient), dans le conscient, alors la cause du symptôme perdrait son pouvoir pathogène et la guérison, c'est-à-dire la disparition des symptômes s'en suivrait, en tant que bénéfice annexe, le symptôme névrotique fonctionnant comme un mythe personnel qui empêche non seulement l'adaptation mais aussi une autonomie singulière.

Cette position rappelle l'aphorisme de Lacan : « la guérison vient de surcroît ».

Tout au début, Freud employait la méthode cathartique, puis ensuite celle de l'association libre et presque simultanément comme agent thérapeutique, le phénomène du transfert.

Il s'agit donc dans cette optique pour le patient de se libérer des affects qu'il a refoulés dans son subconscient et qui sont à l'origine de sa souffrance. L'association libre rapproche mots, images et souvenirs ; le transfert est l'acte par lequel l'analysant reporte sur la personne du psychanalyste un sentiment oublié déjà ressenti dans son enfance à l'égard d'un proche.

L'important comme postulat est que tout symptôme, toute souffrance sont la manifestation d'un fantasme inconscient et que l'action du psychanalyste est de débusquer les fantasmes dominants et de les déconstruire (traversée du fantasme) . Le psychanalyste en les percevant en lui-même comme une perception endo psychique peut verbaliser à l'analysant le contenu des scènes perçues. La perlaboration par le patient permettra l'intégration progressive des contenus fantasmatiques jusqu'alors refoulés, à la manière des joueurs d'échec pour qui chaque pièce vaut par sa fonction.

L'activité mentale d'un joueur d'échec est un enchaînement accéléré des représentations abstraites.

Si on accepte l'idée que la levée des symptômes est l'effet bénéfique de l'auto perception du fantasme dans un regard vers le dedans, cet acte envers soi-même se répète au fil des séances, préfigurant, une fois l'analyse terminée, le traitement des crises, séparations, angoisse de l'existence à venir. Mais la guérison ne supprimera ni l'angoisse, ni le manque ressenti d'avoir à vivre. Cette forme de malaise fait partie de notre humanité : vivre hors du sens dans un univers où l'intransigeance des défenses et la force des interdits confrontent à l'impétuosité inégalement partagée du désir.

Il y a quarante ans, la psychanalyse passait encore pour une subversion de nature à bouleverser l'ordre social ou familial, en libérant les patients d'une culpabilité névrotique et d'un surmoi répressif.

Aujourd'hui, elle est souvent devenue gardienne de l'idée de « limite » au sens de C.Castoriadis : « une société » disait-il, « montre son degré de civilisation par sa capacité à s'auto limiter ».

Dans cette perspective, on peut dire que la psychanalyse est devenue, comme le dit Guillebaud

« l'infirmière de la désespérance sociale, la dépositaire des représentations collectives »

et souvent les psychanalystes apparaissent ou ont pu apparaître comme les nouveaux curés de la normalité génitale, de la moralité, du moralisme, voire de l'obscurantisme.

Sortie du vertige transgressif, la bataille concerne le concept d'identité sexuelle, « le principe généalogique », les systèmes de parenté, la procréation, l'autorité et l'image du père, et même la croyance collective elle-même.

Aux militants qui critiquent la psychanalyse pour avoir longtemps rangé l'homosexualité du côté du pathologique, s'opposent ceux qui à l'instar de J.P Winter, Ch. Melman ou J.P Lebrun s'en prennent à la « démagogie » libérale libertaire. Pour ces derniers, les cabinets de psychanalystes deviendraient des « lieux de résistance » où, à travers les patients, la société elle-même viendrait chercher une « guérison ».

Les adversaires de la psychanalyse n'hésitent plus à s'en prendre aux figures des années 1970, notamment J. Lacan F. Dolto, S. Freud, qu'ils accusent d'avoir surévalué la fonction paternelle, et la composante biologique des différences sexuelles ainsi que des normes adaptatives.

En face, les défenseurs de l'ordre symbolique lacanien (qui n'est pas l'ordre symbolique anthropologique de Lévi-Strauss), se disent effrayés de ce « monde sans limite » ouvert aux vents des crédulités partagées, des barbaries technologiques et de la loi du plus fort, sur les ruines de l'ancien ordre moral. A leurs yeux, la psychanalyse peut guérir les patients d'une forme d'anomie sociale à force de transgression d'un ordre immuable.

Assiégée de ce côté-ci, la psychanalyse l'est aussi du côté des sciences dures pour qui la connaissance du cerveau rend et rendra possible une médecine chimique en lieu et place de la psychanalyse.

Si comme le pense M. Serres, nous sommes entrain de « sortir du néolithique », l'ampleur de cette « bifurcation » dans l'histoire humaine et le malheur de la civilisation que nous vivons aujourd'hui, n'ont rien à voir avec ceux du XIX^{ème} siècle ; ce qui est en jeu maintenant, c'est notre façon d'être ensemble et de faire société, mais aussi la définition même de l'humain.

Nous vivons en effet une révolution globale :

- 1) Economique d'abord, qui, en dévoyant la fonction jusqu'ici dévolue aux sociétés a, avec la mondialisation, bouscule notre rapport au politique et à la démocratie, d'autant plus en Europe, d'où, après 2000 ans d'histoire platonicienne et chrétienne, sont parties les valeurs d'universel, colportées ensuite par des siècles d'expansion.

Il ne semble plus possible d'arrêter ce mouvement de mondialisation avec ses effets de progrès techniques mais aussi de dévastation du monde dont les modes de management et la financiarisation actuels en sont un aspect.

Cette révolution économique touche de plein fouet la question du travail. Le parti pris radical de la subjectivation (cf Olivier Grignon) se heurte toujours plus à l'éradication des délibérations décisionnelles remplacées par des protocoles à des fins objectivantes.

Un ordre nouveau, derrière ces masques de modernisme, de libéralisme et d'efficacité, est un ordre de contraintes anonymes dont personne n'est épargné au profit d'un new management ((V. De Gaulejac et F. Hanique : « le capitalisme paradoxant, un système qui rend fou ») , d'un management partenarial qui concerne aussi bien les entreprises publiques que privées.

Dans ce cadre, le système de soin est traité comme les entreprises, selon des critères de technologie normative dont le point fort est le comportementalisme biologique et son prolongement mental et une gestion administrative sans réelle direction de travail.

Le traitement psychologique des conflits liés au travail est en plein développement, avec des appellations aussi nombreuses que souffrance au travail, burn out, harcèlement, et différentes formes de comportements hostiles, reconnus par la loi (cf J.P Le Goff) et qui posent des problèmes de responsabilité individuelle.

A son tour, le système de santé est entraîné par la spirale économique libérale qui lui fait perdre de vue sa vocation millénaire de participer à l'humanisation et être un pilier de l'humanisme.

Si la psychiatrie en est un excellent exemple, la chirurgie, l'obstétrique, la médecine en général, relèvent du même constat, à l'exception peut-être de secteurs comme l'oncologie ou les soins palliatifs...

La question de la santé appartient à tous et ne doit pas être réservée au monde médical et encore moins au monde administratif. C'est d'ailleurs le sens de la loi sur le droit des malades de mars 2002, qui a légiféré sur les relations entre les médecins et les malades.

On demande beaucoup à la psychiatrie, notamment de résoudre les maux de notre civilisation (malheureusement certains psychanalystes vont dans ce sens), tandis qu'on judiciarise les problèmes psychiatriques qui seraient de son ressort (S.Dufau : « le naufrage de la psychiatrie »).

Il conviendrait de valoriser les actes de soin auprès du malade. Au lieu de cela, la faculté de médecine, oublieuse des sciences humaines a considéré davantage le bon médecin comme celui qui publierait dans les revues étrangères, et depuis 1990 sont valorisés les médecins qui ne voient plus les malades que derrière leurs écrans.

- 2) Informatique, où apparaît un nouveau continent, le cyber espace, vers lequel migrent dorénavant la plupart des activités humaines (commerce, communication, culture, contrôle planétaire...) La place prise par les jeux vidéo, étudiée par S. Tisseron en est un exemple.
- 3) Génétique, qui bouscule la généalogie et les systèmes de parenté.

Ces trois révolutions font système et rendent déjà dérisoires nombre de comités d'éthique parfois subvertis par les lois du marché, de la prédation, du toujours plus et de la démesure post humaine, terrifiante.

Bref, une guerre est là qui fait rage, de tous contre tous, et notamment en Europe, transformant souvent les salariés de la même entreprise en champ clos du chacun pour soi et la recherche de l'entre soi. Refonder le principe d'humanité concerne au plus haut point la psychanalyse.

Parmi beaucoup d'autres, les témoignages de Primo Lévi³ ou de R. Antelme⁴, montrent que ce qui est à la limite en jeu, c'est pour l'homme la destitution de son humanité.

Dans ce contexte, il n'y a pas d'humain plus ou moins humain que d'autres. Comme la vie, c'est nous qui décidons qu'un malade atteint d'Alzheimer a la même valeur qu'un prix Nobel ou un enfant atteint de trisomie 21, au nom d'une règle ontologique normative.

Le dérèglement collectif contemporain concerne l'idée de limite. Sous l'effet invisible et quasi mécanique de la « démesure » scientifique, du fait de notre course vertigineuse à la technique, la science comme techno science se trouve arraisonnée par le marché et subvertie par la course au profit.⁵ Sous l'effet d'une sécularisation profonde de nos sociétés occidentales, une de ces limites qui se relativise beaucoup est celle de l'homme et de l'animal.

Dans une optique Darwinienne ou Wallacienne d'évolution des espèces, l'homme est un animal social, le seul peut-être, mais qui dénaturé par la mise au repos de certains instincts, se trouve déprogrammé. Proche des autres espèces (par sa capacité à créer des outils, un langage, des cultures) mais séparé d'elles par l'existence d'un langage articulé qui fait de l'homme un animal conscient d'avoir conscience, l'homme est fait de la même substance que le non humain, qu'il s'agisse du minéral, du végétal ou de l'organique et il est soumis aussi aux lois de la nature comme l'avait déjà pressenti Spinoza : la nature comme un tout. Et cette émergence là n'est pas le résultat d'un mystérieux « phénomène vital » mais tout simplement la conséquence d'un ensemble de causes assez nombreuses pour que le résultat final soit qualitativement différent de leur simple addition, indéterminé et non prédictible. Aussi, parler « d'émergence » est encore plus mécaniste et anti vitaliste que les anciennes théories classiques réductionnistes. La mécanique quantique reste une mécanique et la théorie de la relativité a renouvelé l'ancienne mécanique céleste toujours sollicitée pour diriger l'être ensemble dans d'autres cultures.

Comparées aux autres sociétés animales, les sociétés humaines ont des propriétés spécifiques qui les font évoluer d'une manière nouvelle et beaucoup moins prédictible, plus créatrice aussi, où des facteurs originaux, liés aux phénomènes de conscience personnelle et de linguistique donnent l'illusion d'un libre arbitre et d'une possible maîtrise de nos choix.

A sa façon, la psychanalyse est convoquée là où la croyance à la liberté est revendiquée.

Tributaire d'un déterminisme absolu, c'est alors et alors seulement que peut émerger la problématique d'une « libre nécessité », la vraie liberté qu'on ne peut évidemment pas confondre avec le libre arbitre

³ Primo Lévi *Si c'est un homme* Julliard 1987

⁴ R. Antelme *L'espèce humaine* Tel Gallimard 1978

⁵ Heidegger *Les cahiers noirs*

⁶ D. Leste *Les origines animales de la culture* Champs Flammarion

et qui nous permet de nous percevoir comme une partie de la nature qui se cause elle-même de façon nécessaire. En se causant elle-même, cette liberté n'est pas contrainte. Un être humain ne contient pas en lui toute la nature ; il se trouve donc contraint par des choses extérieures à lui et en ce sens, il n'est pas libre. Sauf à intérioriser cette nature en tant qu'elle agit en lui au point de s'identifier à cette expérience de la « cause de soi », de façon active, comme source de création et de liberté.

Contre une biologisation de la société, la psychanalyse se doit au renoncement de toute forme de complétude et de totalité. Elle n'a de ce fait rien à dire sur l'organisation sociale en tant que telle, qui ne fait pas partie de son champ comme discours mais qui a tout à voir avec l'engagement de chacun. A la manière de l'œuvre de Spinoza, elle se doit de proposer un monisme du corps et de l'esprit dans lequel les phénomènes psychiques et corporels sont perçus comme des aspects différents du même phénomène, décrits tantôt à l'aide d'un langage physique, tantôt à l'aide d'un langage psychique ; différences de langage mais pas de substance. Cette approche n'est donc ni matérialiste ni spiritualiste et essaie de penser cette substance comme pensée et matière de façon indissociable.

Ce trouble de la limite s'observe aussi au sujet de la frontière qui sépare l'homme de la machine. Cette frontière, née de la cybernétique, est à nouveau questionnée avec les sciences cognitives qui regroupent neurosciences, informatique, génétique ... et qui se combinent pour l'étude du mode d'acquisition des connaissances, c'est-à-dire le fonctionnement du cerveau humain. C'est dans cette optique qu'est actuellement financé par l'U.E un institut de cerveau pour 3 milliards d'euros. Mais soutenir qu'il n'y a pas vraiment de différence de nature entre le fonctionnement du cerveau humain et un ordinateur, proposer par exemple que l'homme soit une « machine bloquée »⁷ évacue la question de la subjectivité et condamne l'invention freudienne de l'appareil psychique à n'être qu'un rejeton biologique.

Une troisième frontière sépare l'homme comme humain, de la Chose (das Ding) : le vivant s'institue. C'est une question juridique que pose le fait de breveter le vivant, de le marchander et de se l'approprier. Des organismes génétiquement modifiés aux animaux et aux plantes transgéniques, des biotechnologies à la logique mercantile, le débat qui agite les juristes et les politiques est décisif. Qui peut et doit se faire la gardienne de l'intériorité humaine, sinon la psychanalyse, à condition, bien sûr, qu'elle objecte à toute forme de causalité psychique.

De même, ramener l'homme à la somme de ses organes oppose souvent la psychanalyse et les neurosciences. Penser que les troubles mentaux ne relèvent que du biologique et de la chimie, c'est simplement ne pas faire l'hypothèse de l'appareil psychique.

Enfin, concernant la religion et les différentes formes de spiritualité, la psychanalyse oblige à considérer ce qui en elles apporte la crise et le trouble, le déracinement, voire la subversion plutôt que l'institué, élément de stabilité sociale, préfiguration de la vraie vie à venir.

Le sacré est là, nécessaire à une ouverture à la dimension de l'infini.

⁷ J. Lacan *Les 4 concepts*, en réponse à une question d'O. Mannoni

Propositions

Le 25 novembre 2013, je vous avais adressé une proposition à partir de laquelle nous avons travaillé collectivement le samedi matin chaque mois. Où en sommes-nous? Quel pas supplémentaire proposer à l'association ?

Cette proposition est soumise au CA pour réflexion, discussion et décision.

Elle se constitue de trois éléments :

- 1- Réinterroger le travail des grands devanciers au vu des énoncés actuels. Pour cela en connaître la teneur et l'esprit. Prendre connaissance de la façon dont s'est constitué le corpus de ce qui a pour nom la psychanalyse.
- 2- Faire ce travail de culture, à partir des questions qui travaillent chacun ou qui sont à construire.
- 3- Aujourd'hui, en parler entre nous. Savoir qui est prêt à prendre le temps et les moyens de travailler sur une refondation d'ALTERS, dès lors qu'ALTERS ne se définit pas seulement comme collectif d'énonciation et transmission, mais aussi comme organisme de formation sur les pratiques sociales, d'aide ou de soin d'une part, et sur la psychanalyse d'autre part. Autrement dit, organisme qui est habilitable à garantir non pas la pratique de chacun mais qu'un certain nombre de personnes, les membres d'ALTERS relèvent bien de la formation d'ALTERS . Je vous rappelle ceci : « toute démarche, qu'elle soit de pratique sociale, d'aide ou de soin, ou qu'elle soit analytique, se doit, à mon avis, de se référer à un cadre « théorique » qui lui fournit conventionnellement une orientation de travail ;ce cadre permet à son opérateur de préciser les finalités de l'acte qu'il soutient, d'asseoir sa démarche sur des fondements soutenus auprès de ses pairs et de partager les éléments de définition minimale des termes et des concepts auxquels il se réfère. Ces références fournissent aussi des hypothèses de travail, en constante élaboration, dans une perspective de recherche, qui doit s'actualiser. Les hypothèses de travail de l'association ALTERS sont des hypothèses élaborées collectivement depuis les années 80, dans le cadre d'un projet d'anthropologie générale regroupant anthropologie, linguistique, biologie dans ce qu'elle a de structural d'une part et la psychanalyse d'autre part... Il s'agissait alors de reprendre les questions là où elles avaient été laissées par nos prédécesseurs et dont la dissolution de l'Ecole Freudienne de Paris, pour ce qui nous concerne, était l'aboutissement de contradictions insurmontables. Certains modèles, comme l'auto organisation ou la pensée complexe n'étaient pas disponibles à l'époque de l'Ecole Freudienne de Paris et sont devenus des acquis à approfondir dans un esprit de transformation. Ces modèles permettent de reprendre autrement les choses pour qu'elles rendent mieux compte de nos pratiques en attendant que leurs propres contradictions puissent être par d'autres dépassées dans un cadre nouveau, mais sans perdre de vue l'intuition freudienne d'un appareil psychique doté d'un inconscient, dans une perspective onto philo génétique. Ceci nous engage et met à la question notre esprit de recherche et notre cohérence avec les énoncés d'ALTERS ou la cohérence des énoncés d'ALTERS avec l'actualité du projet analytique.

COMMENT FAIRE SOCIETE ENTRE PSYCHANALYSTES ?

L'impossibilité d'une conceptualisation scientifique de la psychanalyse me paraît d'essence du fait de la subjectivité humaine.

De ce fait, la conceptualisation freudienne gardera son noyau topique.

L'exemple peut être le plus parlant de ce qu'est un individu dans une cure, dans ce surgissement permanent de représentations, est ce qui le cause symboliquement à travers les symptômes et l'association libre des représentations quand elles sont soustraites au contrôle constant.

Ce que Freud a essayé de penser est cette énigme du psychisme : il l'a fait souvent dans un langage métaphorique, mais les métaphores ne sont pas que des images.

Si la problématique énergétique freudienne suppose que la force est le produit de la masse par l'accélération, elle doit être mesurable.

Les forces psychiques sont donc des métaphores ayant à voir avec les modifications du mouvement.

« Les mouvements de l'âme » sont métaphoriques ; ce sont des concepts philosophiques de la puissance et de l'acte.

Si la psychanalyse est marquée dans sa praxis, sa pratique et son activité par les conditions de sa naissance et leurs contradictions, est-elle, comme le pensait Castoriadis, en perpétuelle phase de décomposition ou est-elle condamnée à un destin funeste, comme l'affirmait F. Roustang en 1976, à une époque où l'Ecole Freudienne de Paris était à son apogée et Lacan vieillissant ?

Rien ne dit que ce destin soit inévitable et qu'il n'a pas pour partie été le résultat, s'agissant de l'Ecole Freudienne de Paris, d'une école organisée sur le mode d'un ordre religieux et traversé par des positions militantes et des prises de pouvoir incompatibles avec un tel projet. (religieux, marxiste, maoïstes) Autrement dit F. Roustang pouvait se trouver emprisonné dans l'univers dont il voulait se dégager. C'est en tout cas la critique que Castoriadis propose dans les *Carrefours du labyrinthe*.

Une psychanalyse personnelle est évidemment première. On ne fait pas une psychanalyse pour devenir psychanalyste.

Qu'après une psychanalyse personnelle, on se risque à la pratique d'un lien social, est un temps logique fondamental qui laisse une chance à la psychanalyse de se poursuivre sur le versant de la « peste », en tout cas, ni soumission pure et dure à l'ordre symbolique, avec adhésion à la structure s'entend, comme intégration, ni position militante où la psychanalyse serait porteuse d'un message de salut aux populations de notre temps. Ceci a un coup personnel et il n'est pas sûr qu'il soit à la mesure de chacun, engagé dans une psychanalyse personnelle, sauf à en rester au symptôme.

Les idées de Freud, lors de son voyage aux USA, n'ont fait que précéder leur récupération par le corps social comme outil de cohésion du groupe et donc aussi de répression.

On a vu où menait la fidélité au fondateur, l'allégeance à un seul chef, l'unité de doctrine, le rejet des dissidents. L'identification au chef comme objet d'amour tient lieu d'idéal du moi. Si la foi est un rejeton de l'amour et répète l'histoire de sa propre naissance, elle n'a pas besoin d'arguments. Nécessaire en début d'analyse, cette foi est artificiellement suscitée pour ensuite être dissoute dans le dénouement du transfert. S'il n'y a pas d'analyse sans analyse du transfert, cette névrose de transfert signe toujours l'impossibilité de parler en plénitude.

Quand l'analyse, loin de conduire à la dissolution du transfert, perdure en se muant en contrôle, seconde ou x^{ème} tranche, (souvent nécessaire à une habilitation) ou en passe ou en appartenance à une société prétendue société de psychanalyse, dont le chef est l'ultime référent théorique, ce modèle de tout analyste, devenir psychanalyste comme moyen de poursuivre l'analyse pourrait bien en marquer la fin ; seuls les dissidents acquerraient une légitimité.

La psychanalyse « didactique » qui n'a justement pu être conduite jusqu'à son terme, a toute chance de marquer le maintien sous la forme d'une dénégation, d'une foi de type religieux empêchant même toute psychanalyse thérapeutique qui elle, n'a d'autre prétention que d'accéder à une certaine autonomie de vie et de pensée, voire a une levée symptomatique. Faire confiance dans une décision par avance, à titre d'hypothèse de travail, comme point de départ de son propre travail d'analyse, doit aboutir à l'effet d'après coup où on ne croit à rien et surtout pas dans la psychanalyse, pour qu'advienne une nouvelle rationalité qui ne se croit plus en lieu et place de la vérité.

Différente de la recherche scientifique où seule compte la cohérence interne des discours et leur rapport au calcul et l'expérimentation, la psychanalyse remet au centre le sujet, sa subjectivité, sa singularité.

Il nous faut donc analyser notre transfert à Freud, à ses écrits, comme lieu où sont projetés nos fantasmes et nos désirs, du moins si on souhaite s'inscrire du côté de l'invention freudienne. Dans notre ère sociétale, les lacaniens pensent lire Freud comme un texte à analyser et non comme discours de vérité, sous prétexte que Lacan aurait déjà fait ce travail comme Analyste de leur communauté psychanalytique, et le seul. Mais leur transfert non analysé à Lacan ou à tout autre maître en vérité maintient ceux-ci à une place de garants et d'interprètes qui disent la vérité et font la sphynge. Rien n'est donc changé puisque le transfert à Lacan ou autre, demeure aveugle. La citation fonctionne alors comme verdict et autorité décisive au point de rendre ridicule tout nouveau contexte ; cet obscurantisme signe l'extinction de toute pensée. Cette manie de la citation lacanienne comme tenant lieu de Lacan, c'est l'identification imaginaire au maître qui nous ramène aux foules qu'évoquait Freud. Parler en son nom propre dans ce contexte fait que personne ne prête attention et intérêt à ce que l'on dit, alors que ne parler qu'en référence à Lacan, référence qui redouble souvent le jacobinisme centralisateur français, c'est se nier comme psychanalyste et comme humain questionnant, pour participer à une visée de réadaptation de l'individu en analyse à la société, dans la tradition d'une Anna Freud voulant supprimer le pathologique par l'adaptation, ou dans celle plus surprenante de ne faire de l'autre qu'une variante du même.

Toute société ayant pour objet la psychanalyse (il n'y a évidemment pas de société spécifique de psychanalystes) si elle n'a pas réfléchi aux termes qui articulent l'individu, le social et le sujet, peut utiliser de fait le transfert pour se maintenir alors même qu'une psychanalyse vise la fin du transfert, fiction nécessaire mais qui doit disparaître. La situation analytique vise la fin du transfert, sauf si naturellement, loin d'être analysé, il se voit érigé en règle indépassable de la société psy, comme en témoignent transfert de travail ou passe, qui ne respectent pas les temps logiques nécessaires à une structuration de l'appareil psychique de nature à permettre une certaine autonomie.

Si Freud a toujours souligné la particularité du point de vue psychanalytique, et par contraste la spécificité différenciatrice des autres champs comme les champs médical et psychiatrique, pédagogique, littéraire, religieux, qu'en est-il de ceux qui ne connaissent que la micro culture lacanienne ? Il ne se passe plus rien si ce n'est l'assimilation d'une doctrine au risque d'une triste ignorance ou d'un discours psy totalisant assimilable au discours religieux qui rend compte de tout sans avoir à rendre compte de rien.

Il ne suffit donc pas de favoriser par son énonciation un véritable bouillonnement culturel, encore que... le système, dans le contexte universitaire de Lacan, a engendré le plus souvent la stérilisation des élèves, stérilisation qu'il feint de déplorer. Il n'y avait donc qu'un seul théoricien à une époque donnée, non seulement un seul « sujet supposé savoir », mais un seul qui savait. (cf les quatre concepts p.210/211)

C'est bien la confusion entre le « sujet supposé savoir » et le « sachant » qui constitue « le drame de l'organisation sociale, communautaire, des psychanalystes » héritée de Freud. Le concept de « l'un seul » à l'époque de constitution d'une discipline, s'est pérennisé et justifie le refus par avance d'analyser le transfert et « l'accès au savoir » par la seule voie de l'enseignement devient le ciment et le pourrissement de l'organisation des psychanalystes. A reprendre les termes de la doctrine de la révélation, le discours de Lacan ne nous apprend rien que nous ne sachions, au risque de faire de la théologie et des disciples. Le couple maître/disciple (ou élève) est là qui fait échec aux conséquences de la parole d'abord, de la pensée ensuite.

Un disciple ne pense pas et c'est parce qu'il ne prend pas ce risque qu'il est disciple et partage les trouvailles du maître en même temps qu'il est sa rente de situation qui s'accompagne pour un petit nombre, de prébendes.

Que les disciples qui ont quitté Freud soient devenus souvent chefs d'école, est-ce une fatalité ? Adler, Jung, Rank, Reich et autres ? Et ne parlons pas des « suicidés » et « anomisés », dénués de la possibilité ou capacité de former une société. Et si nous évoquons la période de Freud, c'est par respect pour le délai d'ouverture des archives et du traitement nécessaire des énoncés comme énoncés froids.

Ce destin « endo phagique » pour Castoriadis, certes funeste (F. Roustang) mais indépendant de toute particularité de Freud, des autres, et a fortiori de Lacan, des temps de fondation, est un destin consubstantiel à l'impossibilité d'une véritable « société » psychanalytique comme collectivité d'adultes autonomes ainsi qu'au caractère de l'« a-théorie » psychanalytique, qui ne saurait échapper au statut fantasmatique d'une part et à l'appartenance de la psychanalyse à la société et à l'histoire, d'autre part.

Par ailleurs et du fait de la subjectivité humaine, l'impossibilité d'une conceptualisation scientifique de la psychanalyse me paraît « essentielle », pour ne pas dire d'essence.

Ces divers éléments d'essence, conjugués à la pratique de Lacan et d'un certain nombre croissant de « lacaniens » pour des séances réduites à durée variable, mais à sens unique, les nombreuses confusions entre position d'enseignement (posture sociale) et cabinet de psychanalyse, le discours psy en support des pratiques de soin et d'aide, manifeste la perte de la fonction différenciatrice de la pratique psychanalytique au regard des autres pratiques qui sont toutes sociales. Autrement dit, la psychanalyse n'est pas un métier, il faut le dire et le répéter ; une pratique analytique n'est envisageable qu'adossée à une pratique sociale. C'est bien pour ce type de raison que l'association A .L.T.E.R.S. conjugue pratiques sociales et psychanalyse mais à elle d'en penser l'articulation.

Sans cela, l'identification demeure la pièce maîtresse de l'idéologie du pouvoir. Un véritable lien social ne peut s'assumer que si les chaînes de la maîtrise ont été détruites, ce qui fut interdit tant que le discours hégélien régnait en maître dans l'univers de notre société.

Cette identification est d'autant plus présente que mutique : la règle du silence de l'analyste dont nous avons hérité, est pure mystification. Il y a, au contraire pour un psychanalyste, œuvre de parole et tâche d'interprétation pour le patient, même si ces moments sont rares et comportent de longues phases d'écoute silencieuse.

La psychanalyse est œuvre commune d'un psychanalyste et d'un analysant. Le silence perpétuel de mort comme manœuvre d'esquive de toute responsabilité quant à l'issue d'une psychanalyse, n'a qu'une vertu : ne pas toucher au fonctionnement psychique des patients.

Et ce n'est pas l'idée de rendre possible une société entre égaux (« égos ») qui lèvera l'ambiguïté du mythe de Totem et Tabou.

Si à l'expérience, la résolution du transfert se résout dans les psychanalyses réputées « thérapeutiques » devant l'appel de la vie, que dire du « contre transfert » dans une psychanalyse présumée « didactique », où le piège de la maîtrise est omni présent et qui constitue une mutuelle assurance identificatoire de transmission héréditaire dans l'anticipation de l'acte...

Le protocole de l'Académie Baroque proposé et mis à l'épreuve il y a déjà une trentaine d'années, a-t-il permis des effets différents ? Un bilan reste à faire, au-delà de son objectif qui s'est modifié : d'invention de l'invention freudienne à des effets singuliers de nature à permettre une pratique sociale ou d'analyse pas trop dans l'imposture. Car si la psychanalyse n'est ni une science, ni une théorie, la technique psychanalytique comporte l'exigence d'un penser et d'un faire face dans l'urgence d'un ici et maintenant, ainsi que d'une énigme interminable qui oblige à des constructions « théoriques » successives, là où l'énoncé scientifique est vérifiable et communicable, et l'interrogation philosophique jamais fermée sur elle-même.

Si la psyché est imagination radicale et indétermination à penser le nouveau, l'invention, la création, « l'auto altération » y fait irruption et se heurte souvent à la surdité de psychanalystes dont les hypothèses théoriques à construire, indispensables, tendent à s'assigner en systèmes « théoriques »

préservant certes de l'angoisse à devoir penser l'altérité, mais qui rendent dérisoires les explications convenues comme l'augmentation des résistances ou les déplacements de libido.

L'idéologie rationaliste et scientiste du social envahissent la topique du discours freudien. Si les psychanalystes ignorent le social, celui-ci constitue une butée incontournable, expliquant souvent dans l'insu les déviations positivistes et scientistes de la psychanalyse ainsi que les « écrans de fumée » de la structure et du « mathème ».

La seule assurance du psychanalyste, n'est-elle pas « l'assurance » ou pas qu'il a fait une psychanalyse bonne, c'est-à-dire conforme à la vérité selon Freud ou Lacan ? N'est-il pas difficile de faire le constat qu'à la fois Freud et Lacan ont échoué dans leur tentative méta psychologique, et que je « suis » psychanalyste ?

Aussi longtemps que l'analysant croit à nos interprétations et les accepte, il y a encore du travail.

Certes, il y a le corpus des textes, mais son existence ne fait qu'aggraver la situation : il faut penser et lire.

Les écrits de Freud sont énigmatiques et contradictoires (cf les deux topiques). Une technique est un code pratiquement complet de prescriptions positives de ce qui est à faire et à ne pas faire, concourant à un résultat dont la probabilité tend vers un : une telle technique n'existe pas en psychanalyse.

Cette non assurance théorique et pratique, dans une culture de la machine algo rythmique, face au désir ineffable, conduit le plus souvent les psychanalystes à s'adjoindre la prothèse du dogme codifié et de l'administration de la transmission de la psychanalyse par des institutions bureaucratisées où la relation à la maîtrise et au pouvoir, qu'on soit « maître » ou « disciple », verrouille la pensée.

Mais contrairement à ce que dit Roustang, je pense qu'on devient élève ou maître pour ne pas avoir à assumer l'incapacité d'assumer une position de psychanalyste.

Ce destin funeste est-il obligé ?

Que la position de Freud dans le mouvement instituant de la psychanalyse soit unique et incomparable, rien n'empêche qu'il puisse y avoir des créations par d'autres psychanalystes tout aussi fécondes.

Depuis la mort de Freud, le fondateur, il y a une histoire de la psychanalyse avec Lacan mais aussi avec tous les autres : en 1905, la psychanalyse est l'affaire de Freud, en 2014, la psychanalyse est l'affaire de tous ceux qui peuvent inventer.

En 1905, Freud doit s'assurer de sa création qu'il veut penser comme une science. Tausk le dérange en trouvant d'autres voies dans d'autres champs. Face à Jung, il récuse l'existence de la schizophrénie, car il est occupé par l'hystérie ou la paranoïa. (cf sa relation vécue par lui avec Fliess comme homosexuelle). Ce qui ne rentre pas dans ce cadre théorique n'existe pas. La vérité est totale ou n'est pas. Ce qui fait dire à P. Aulagnier (« la violence de l'interprétation ») : « si nous ne comprenons pas la psychose, cela signifie que nous ne comprenons pas quelque chose d'essentiel dans le fonctionnement de la psyché en général ». C'est encore la question de la psychose qui surdétermine le rejet par Freud de M. Klein qui faisait des états « psychotiques » le point de départ incontournable pour l'intelligence des phénomènes psychiques.

Un tel « conflit » est conflit entre la chose déjà pensée par soi et l'investissement risqué de soi comme source de ce qui est toujours à penser au-delà du déjà pensé.

La relation du fondateur à ce qu'il fonde s'inscrit dans une dimension sociale et historique. On ne dira jamais assez combien la fermeture des « asiles » a modifié le visage de la psychose, rendant obsolète tout approche fixiste de celle-ci.

Un rassemblement dont le maintien est conditionné par la présence réelle d'un individu est sociologiquement une bande, pas une institution.

Freud a su malgré tout avec ses disciples instituer un mouvement dont la dimension collective doit beaucoup à d'autres que son auteur, patients ou compagnons : Abraham et la théorie des stades, ou Moïse et le monothéisme, Ferenczi et la fin de la cure. L'œuvre de Freud doit à Hartman, Humblot, Shopenhauer etc. Il doit tout aux autres et ne doit rien à personne. C'est quand les autres s'opposaient à lui qu'il n'a pas pu reconnaître ce qu'il leur devait : points aveugles de la théorie psychanalytique qui ne sont qu'un moment de l'élucidation toujours lacunaire et fragmentaire, mais de théorie assurée, il n'en n'existe pas. C'est ainsi que différentes méta psychologies ont déjà été proposées, en attente d'autres plus en accord avec l'air du temps : S. Freud, M. Klein, S. Ferenczi, P. Aulagnier, J. Laplanche, J. Lacan, A. Green etc. C'est dans ce mouvement que l'élaboration d'ALTERS se situe.

La question demeure : comment pourrai-je comme psychanalyste coopérer à ce qu'un autre accède à son autonomie ?

Ainsi l'histoire et l'historicité de la psychanalyse sont inséparables d'une élucidation dont la dimension collective et sociale est constitutive de l'être humain. Poser la vérité comme toute entière du côté de l'inconscient est absurde.

Dans « Analyse finie et infinie » Freud évoque la sorcière méta psychologique et affirme que « sans la spéculation et la théorisation méta psychologique, je dirai presque phantasmatisation, on ne peut faire ici aucun pas en avant ». La construction théorique de l'appareil psychique est une construction imaginaire pensée par Freud. Elle n'est pas un fantasme de Freud. Le passage du fantasme à l'élucidation (imagination/pensée) est passage à un autre mode d'être. Le fantasme est élément du monde de la psyché, « penser » appartient au monde social historique ? Pour autant, le social ne se réduit pas à un agrégat de psychés.

Que le transfert soit pensé comme déplacement d'objet ou comme déplacement de représentation, il ne peut pas s'agir de transfert dans la sublimation. Or le résolution du transfert pour le futur psy ne peut aboutir que si elle est une sublimation si on reprend ce concept. C'est dire si le transfert de travail ou le transfert sur la théorie, quand ils ne respectent pas les temps logiques propres à chacun, sont illusoire et trompeurs. Le professeur est professeur un retour à la foi dans le meilleur des cas, une croyance d'autant plus suspecte qu'elle s'apparente souvent à un absolu, une certitude...

La psyché, comme objet de la théorie psychanalytique, est un objet d'élucidation possible du penser, pas de la science. Freud ne jure que par la science, mais derrière toute science, si on en croit M. Weber se tient une métaphysique implicite ou explicite. Faute d'un projet de transformation, la psychanalyse se trouve rabattue sur l'étude des lois de fonctionnement de l'appareil psychique.

Qu'à cet appareil psychique on accède par la parole d'analysant qui parle et qui pense, l'objet de l'activité psychanalytique est bien pourtant la transformation du sujet. Mais quelle transformation ? Quelle est la fin de l'analyse ? Fin et moyens ?

Freud pense au début dans l'horizon médical et la distinction du normal et du pathologique. Le normal ? est-ce la norme sociale ? La psychanalyse serait-elle cette technique ramenant vers cette norme, servante de l'adaptation du sujet à la société telle qu'elle est ?

Le « je » qui doit advenir là où c'était laissé le problème entier. De quel je s'agit-il ? Je, philosophique ? Je, norme sociale de l'individu ? Je, meilleur compromis possible entre les exigences « pulsionnelles » moïques et celles de la réalité ?

On a beaucoup relevé certaines monstruosité agies par la psychanalyse sur la femme et la féminité par exemple et dont le phallus lacanien serait la continuation. Derrière cela, sont présents l'idéologie patriarcale et le continent noir. Pourquoi y aurait-il plus de mystère concernant la jouissance féminine que la jouissance masculine ? Comme si la matérialisation constatable du sperme et de la jouissance masculine, faisait évoquer en contre point le mystère de la jouissance féminine !

Le mérite de Lacan, après la guerre, a été de perturber la somnolence instituée, de sauver la psychanalyse en faisant appel à des disciplines extérieures, de revisiter la lecture des textes de Freud en en ranimant le mouvement énigmatique. Lacan a pu forcer à penser, même si... ceux qui ont été ses élèves ont le plus souvent été stérilisés par une marche forcée vers une introuvable « production » théorique ». De plus, au nom du génie national de la psychanalyse à la française, sa démarche apparaît comme symptôme et produit de la crise de l'univers occidental en en colmatant les brèches.

Dans ce contexte, le structuralisme fait question, comme raison réduite souvent à une combinatoire où le « sujet » est pure abstraction dans un « système de signes », une « algèbre du signifiant », souvent détournée au profit d'une détermination sociétale par la logique des modes de production aux antipodes d'une position anthropologique.

Si le structuralisme linguistique, par la place donnée au langage comme code, a permis l'avancée levistraussienne en ethnologie, il a capoté sur le « décalage » par Lacan de l'ordre symbolique appliqué aux formations de l'inconscient en psychanalyse. Ce faisant, l'inexistence et l'irresponsabilité du sujet sont comme frappés de passivité devant les « structures » avec pour effet de fermer la question de la pensée et de la vérité ainsi que la possibilité pour chacun, comme enjeu dans une analyse, d'assumer une position singulière et non seulement subjective. Bref, sous la pseudo subversion des discours, le discours de l'ordre établi se trouve conforté.

La psychanalyse subit de plein fouet l'impact du contexte historique en même temps qu'elle continue à être utilisée comme couverture politique, on l'a vu encore à propos du débat sur le mariage pour tous. La psychanalyse mise à toutes les sauces, mais vidée de sa potentialité subversive qu'était l'invention freudienne de l'appareil psychique, se trouve régulée bureaucratiquement

« universitarisée », exercée de plus en plus au nom d'une demande sociale étatique par n'importe qui titulaire d'un diplôme de psychanalyse dans les universités.

Sa diffusion extraordinaire a eu pour corollaire, au nom de la psychanalyse « en extension », une dilution et une déperdition totale de sa substance. La psychanalyse pour tous, mais sans différenciation. Situation « funeste » mais qui n'est pas un destin, celui de l'enfermement de la psychanalyse dans un enfermement schizoïde et mégalo, en prolongement de l'ordre social existant, où les psy s'enferment dans des grandes messes dogmatiques.

MISE EN ŒUVRE DE CETTE PROPOSITION : A PARTIR DE QUOI PEUT-ON S'AUTORISER ?

Puisque la pratique analytique est la plus sujette à discussion, l'association ALTERS a fait les choix suivants :

- Concernant les pratiques sociales, (de soin, d'aide, d'éducation ou d'enseignement) la culture détermine les modalités de l'échange.
- Concernant la pratique analytique, la psychanalyse personnelle est évidemment première. Ça ne doit pas passer par la fac, sous peine de confondre activation d'un penser et transfert sans transformation ou remaniement d'un corpus de savoir.
- Un contrôle ou plusieurs contrôles très longs permettant l'élaboration de sa pratique dans un travail entre deux psychanalystes.
- Respect du cursus stipulé par les statuts de l'association, mais précisé ainsi : trois ans de compilation, où on se coltine Freud et plusieurs autres auteurs, fiches de lecture avec compte-rendu, par exemple 5 papiers écrits sur 5 auteurs différents. Véritable initiation à une position de chercheur.
- L'Académie Baroque en place du cartel et de la passe (cf sur le « retour sur les institutions de la transmission »)
- La psychanalyse personnelle une fois achevée laisse place au ressenti d'un lien social mis à l'épreuve. La décision de s'installer comme analyste ne peut se faire que dans un temps d'après qui tient compte des temps logiques personnels. L'installation comme analyste ne prend son effet différenciateur qu'au regard d'une pratique sociale instituée, pas l'un sans l'autre.
- Une fois installé, groupes de lecture et de confrontation.
- Au final, obligation d'un cursus si l'association veut faire reconnaître sa fonction de formation, à côté de sa pratique de transmission et d'élaboration permanente. C'est le travail produit qui compte et non un effet de passe.
- Le temps collectif du samedi matin pourrait être pérennisé : recherches singulières dans le cadre du collectif et non plus temps solitaire du séminaire.
- Il suffirait sans doute, et c'est peut-être en bonne voie, que les statuts d'ALTERS fassent acte comme la parole juridique auprès de ses membres.

Marc Thiberge

25.11.2013/11.06.2014/29.03.2015/11.06.2015./26 .06/15